



Mégalopolis et nomadisme Christine Buci-Glucksmann, 2000

"Ville spatiale", "ville suspendue", "ville archipel", "ville invisible" : les architectes et les artistes n'ont cessé de rêver à une ville autre, comme les villes idéales de la Renaissance. Et cette ville est advenue : c'est la non-ville du XXe siècle, une méta-cité ou une mégalopole : Tokyo, Mexico ou Los Angeles, et les autres. Sans début ni fin, sans centre ou pluricentrique, tout juste ceinturée d'un boulevard circulaire ou d'un périphérique, à moins qu'elle ne soit éventrée par des d'autoroutes multipolarisés par des noeuds routiers et des échangeurs, auprès desquels se localisent les nouveaux pôles d'activités : centre commerciaux, quartiers tertiaires, cinémas multiplexes.

Méta-cities n'est plus qu'un immense réseau, impossible à parcourir ou à connaître en totalité. Une ville virtuelle, dont nous n'aurions qu'un schéma spatial.

Si la ville, au sens historique du terme suppose des routes, des circuits et des stratifications - un réseau avec son centre - ici ce sont les réseaux qui créent un univers urbain de mégamachines sans aucune limite. Tels les immenses montages et collages architecturaux, mélangeant usines, centres commerciaux et quartiers d'habitation, ce qui exigent en permanence de "refaire" de la ville. Si bien que le devenir-ville s'engendre désormais de lui-même, en un chaos de dynamismes et de flux non programmables.

De telles énergies de "territorialisation" et de "déterritorialisation", donnent naissance à un nouveau nomadisme. Personnes déplacées et exclues, ou personnes branchées de prothèses technologiques variées, téléphones et portables en tout genre, génèrent toute une "culture de l'incapsulation" (Michael Sorkin), qui met en crise les anciens partages entre le privé et le public. La mégalopolis comme théâtre et ring d'un "Combat des images", où peu à peu je me transporte avec une partie de ma maison. Du sport, comme modèle : vite, très vite, extra-rapide, dopé, entre apparition et disparition. Une compétition permanente, où l'oeil-monde de l'éphémère est livré à un nouvel icarisme. Celui des aéroports et des regards aériens vus du ciel, et celui d'un "individualisme de masse" (Paul Virilio) sur terre. Ici, les distances s'abolissent dans un présent éternel où les frontières se fluidifient. Si dans le mythe d'Icare, fou d'infini, chutait en perdant ses ailes technologiques brûlées par le soleil, désormais l'infini n'est plus qu'un plan horizontal d'immanence. Nos ailes ne sont que spots et bits de lumière fluide et numérique. C'est dans ces plis électroniques que nous naviguons, tel le nouvel Icare, ou le nouvel artiste, du XXIe siècle. La carte est le paysage, et le paysage une mégalopolis artificielle et virtuelle.